

Et c'est justement ce qu'ils proposaient en convoquant, dans leur travail, le territoire. Si le mot intervient très tôt dans *Mille plateaux* (à la dixième page du texte), il ne désigne pas, à ce moment-là, les animaux, mais le travail d'écriture auxquels ils s'astreignent : "Écrire, faire rhizome, accroître son territoire par déterritorialisation⁸ [...]". Le territoire qu'ils évoquent ne prend son sens, d'entrée de jeu, on le voit, que par rapport à cet autre terme, ce concept qu'ils ont créé, celui de "déterritorialisation". Ce n'est donc pas fortuit que celui-ci apparaisse encore plus tôt dans le livre, à la seconde page du texte. Un livre, écrivent-ils, n'existe que "dehors et au-dehors", par ses connexions avec d'autres agencements, d'autres multiplicités dans lesquelles il introduit sa propre multiplicité et la métamorphose. Se dessine ici ce que peut signifier "déterritorialiser" et son importance : déterritorialiser, c'est défaire un agencement. Mais pour se reterritorialiser sur un autre. C'est défaire une manière d'être territorialisé en se branchant sur d'autres agencements, pour se reterritorialiser selon eux. Territorialiser prend alors son sens : c'est entrer dans un agencement qui territorialise celui qui y entre. Ce qui signifie que toute territorialisation suppose, d'abord, que l'on déterritorialise quelque chose pour le reterritorialiser autrement. Et l'on ne devrait, de ce fait, pas parler tant de territoires, que ce soit à propos d'écriture ou d'oiseaux, mais bien d'actes de territorialisation.

C'est en ce sens que peuvent se comprendre tous les actes qu'effectuent les animaux lors de leur devenir territorial. La ritournelle (redondance et répétition de rythmes), les marquages, les couleurs, les postures et, surtout, le chant chez les oiseaux : "Le territoire est en fait un acte, qui affecte les milieux et les rythmes, qui les « territorialise ». Le territoire est le produit d'une territorialisation des milieux et des rythmes. Il revient au même de demander quand est-ce que les milieux et les rythmes se territorialisent, ou quelle est la différence⁹ entre un animal sans territoire et un animal à territoire".

Des actes, des milieux et des rythmes : le territoire nous apparaissait d'abord comme une configuration spatiale, identifiable parce qu'installée de manière relativement pérenne dans l'espace. En lisant Deleuze et Guattari, je me rends compte qu'il n'y a en fait rien de plus mouvementé qu'un territoire, aussi stables pourraient être ses frontières, aussi fidèle à celui-ci soit son résident. D'abord, mais cela nous l'avions déjà appris, parce que le territoire n'est pas tant espace que distances, la territorialisation est l'acte littéral et expressif (une performance en somme) de "marquer ses distances". La distance n'est pas une mesure, mais une intensité, un rythme. Le territoire est toujours en rapport rythmé à autre chose. Ensuite, parce que la territorialisation relève des processus de métamorphose. Mais cette métamorphose n'est pas la simple métamorphose d'un être dont toute la vie est bouleversée. Elle joue sur chacune des fonctions qui vont se trouver engagées dans le devenir territorial (comme par exemple la fonction agressive), elle atteste une "nouvelle allure", elle réorganise. L'agression est "déterritorialisée" de ses fonctions pour être reterritorialisée sur le territoire (ce qui veut dire en fait qu'elle est territorialisée). Et elle n'a plus, de ce fait, aucun rapport avec l'agressivité, si ce n'est un rapport formel : elle est devenue expressive, pure forme. La propriété, en ce sens, et tant Souriau que Deleuze et Guattari l'affirment, est traversée d'intentions artistiques.

L'être territorialisé est non seulement une autre manière d'être, mais une manière d'être pour laquelle tout devient matière à expression. Plus précisément, "il y a territoire dès que des composantes de milieux cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles, quand elles cessent d'être fonctionnelles pour devenir expressives. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matières d'expression (qualités) qui va définir le territoire¹⁰." On le verra, le territoire, contrairement à ce que supposait

Konrad Lorenz, n'est pas causé par l'agressivité, pas plus qu'il ne la régule.

Ce retournement que proposent Deleuze et Guattari est important. Le territoire, c'est le lieu où tout devient rythme, paysage mélodique, motifs et contrepoints, matière à expression. Le territoire serait l'effet de l'art. Le territoire crée et donc demande que l'on pense selon de nouveaux rapports. "L'expressivité ne se réduit pas aux effets immédiats d'une action qui déclenche une action dans un milieu [...]. Les qualités expressives ou matières d'expression entrent, les unes avec les autres, dans des rapports mobiles qui vont exprimer le rapport du territoire qu'elles tracent avec le milieu intérieur des impulsions, et avec le milieu extérieur des circonstances. Or, exprimer n'est pas dépendre, il y a une autonomie de l'expression¹¹." Les impulsions internes ne sont plus de simples causes mais les contrepoints mélodiques de circonstances externes.

De ce fait, chacune des fonctions qui a été territorialisée, transformée dans un devenir expressif, peut prendre son autonomie et basculer dans un autre agencement, une autre organisation fonctionnelle. Ce qui permettrait de rendre compte, par exemple, du fait que la sexualité chez certains oiseaux, qui est un autre agencement même lorsqu'elle se manifeste dans le territoire, puisse parfois être autonome par rapport à lui, "prendre ses distances avec lui", ou que des formes de socialité les plus diverses se créent, dont le territoire serait pleinement partie prenante. Ainsi, lorsqu'un congénère est accueilli sans agressivité, on pourra dire qu'il y a ouverture de l'agencement territorial à "un agencement social autonomisé", le partenaire devenant alors "un animal valant le chez-soi¹²". Ou encore, comme en ont fait l'hypothèse certains ornithologues, le chant que le mâle offre à la femelle, dans le rituel de cour, peut constituer un détournement d'un chant territorial que le mâle adressait aux autres mâles... Rien de plus mouvementé

qu'un territoire. Et rien ne serait plus triste que de ne pas arriver à le penser dans le régime des émergences, de la beauté, des contrepoints et des inventions. Et des mouvements de sortie de territoire.

Sans doute me fallait-il, pour dépasser mes difficultés, renoncer à tout vouloir comprendre pour me laisser traverser. Sans doute également a-t-il fallu que j'aie à ma disposition, à la fin de mes recherches dans les articles scientifiques, quantité de faits, d'histoires, de théories, qui me permettaient de trouver un référent à leurs propositions dans un réel qui se constituait d'événements, d'animaux, d'actes, de conduites, de fonctions, et d'éprouver en les relisant, non plus le sentiment d'avoir affaire à des abstractions, mais celui d'une familiarité de plus en plus marquée avec ce qu'ils proposent.

Il me fallait garder précieusement tout ce que j'avais appris des oiseaux et, tout aussi précieusement, préserver la multiplicité des mondes que les ornithologues faisaient émerger. Rester fidèle au fait que certains de ceux-ci ne cherchent plus tant à élaborer différentes *théories* du territoire, mais à répertorier les façons multiples de territorialiser. Mais en même temps, savoir que la recherche des fonctions et la difficulté de penser tant l'inutilité que les inventions exercent une contrainte forte sur ces histoires. Et parfois entravent sérieusement leurs mouvements. Ce que Deleuze et Guattari m'ont offert, c'est d'apprendre à suivre les déterritorialisations possibles, à sortir des territoires pour mieux y revenir, à les faire "mordre" sur tous les milieux. Apprendre à déterritorier les territoires tels qu'ils se dessinaient dans toutes ces histoires, dans tous ces articles et comptes rendus scientifiques, pour les reterritorier dans d'autres agencements. De la même manière que quantité de conduites, d'affects, de structures hérités s'avèrent disponibles pour être rejoués dans l'aventure de la vie, se reconfigurer et prendre une nouvelle allure - un embryon de plume peut réchauffer, puis devenir habit de parade et enfin, bien longtemps après, lancer

l'envol ; un chant peut marquer une possession, créer des distances, rythmer un territoire et puis se déterritorialiser en devenant cri d'appel, d'alarme, ou en se mettant au service de l'amour – les histoires que j'avais récoltées devaient pouvoir se brancher sur d'autres histoires, s'ouvrir à d'autres expérimentations, prendre elles-mêmes une "nouvelle allure". Faire un vrai travail territorial. Pour leur offrir "un courant d'arrière-cour" comme le chantait Dylan, justement cité par Deleuze¹³. En somme, pour respirer.